

«Sur les femmes pèse le soupçon d'inactivité»

EMPLOI • *L'invisibilité et la contingence du travail des femmes ont incité deux chercheuses à recompter, en France, les chiffres du salariat féminin. Entretien avec l'une d'elles, la sociologue Margaret Maruani.*

DOMINIQUE HARTMANN

Depuis les années 1960, en France comme partout en Europe, l'emploi féminin progresse à la manière d'une lame de fond. Les femmes travaillent-elles beaucoup plus en 2010 qu'en 1950, 1920 ou 1901? Comment ont-elles été recensées au fil des ans – omises ou recalculées, effacées ou reconnues? Dans *Un siècle de travail des femmes en France, 1901-2011*, Margaret Maruani et Monique Meron ont recompté le travail des femmes et ausculté la façon de relever celui-ci.

La sociologue et la statisticienne démontrent que les femmes ont toujours activement participé à la bonne marche de l'économie, ce qui s'oppose à l'idée commune d'intermittence et de travail d'appoint. La crise de l'emploi chassera les femmes du monde du travail, prédit-on aussi depuis plus de trente ans. «Ce n'est pas le cas», écrivent les auteures; en revanche, la crise a «considérablement durci les conditions dans lesquelles elles travaillent.» Entretien avec Margaret Maruani, directrice de recherche au CNRS, invitée à Genève dans le cadre de la campagne *Stéréotypes tip tip* lancée par le bureau de l'égalité de l'université de Genève.

Pourquoi avoir choisi de recompter les chiffres du travail féminin?

Margaret Maruani: Ce livre a nécessité huit ans de recherche dans le labyrinthe des statistiques de l'INSEE (l'Institut national de la statistique et des études économiques). Nous

sommes reparties des recensements et les avons balayés sur tout le XX^e siècle, à la fois pour chiffrer et déchiffrer, pour ausculter l'art de fabriquer les statistiques. Car pour les femmes, qu'appelle-t-on activité, travail, emploi? Comment compte-t-on le labeur des femmes?

Le chiffre est politique, on le sait pour le taux de chômage et le taux de croissance. Imagine-t-on qu'il en soit de même pour le travail des femmes? C'est pourtant le cas. Chaque société, chaque époque, chaque culture produit ses formes de travail féminin et secrète ses images et ses représentations. Et les chiffres participent très activement à cette construction sociale.

Qu'avez-vous découvert ?

Par exemple ceci. La prétendue discontinuité des trajectoires féminines a souvent servi à justifier des évolutions de carrière différentes, entre hommes et femmes, or, au début du siècle, les femmes françaises ont été actives de façon très continue, comme aujourd'hui. L'activité des femmes est-elle vraiment si dépendante de l'activité familiale? L'idée de la discontinuité s'appuie sur une période particulière en France qui ne constitue pas une tendance longue: c'était entre 1946 et 1968, années du baby boom et de l'idéologie de la femme au foyer, à la suite du régime de Vichy qui interdisait d'embaucher des femmes.

Autre chose: le travail féminin n'est pas nouveau, les femmes ne sont pas entrées sur

le marché du travail dans les années 1970. Au XX^e siècle, elles n'ont jamais été moins d'un tiers de la population active et elles représentent aujourd'hui, en France, près de la moitié des forces laborieuses, ce qui constitue une «mutation sociale majeure».

Vous vous êtes aussi intéressée aux définitions appliquées?

Aux problèmes de lisibilité des chiffres s'ajoutent les questions de visibilité du travail des femmes. Où passent les frontières entre l'emploi repérable et le travail informel? Sur les femmes pèse toujours le soupçon rampant de l'inactivité: une paysanne dans un champ, travaille-t-elle ou regarde-t-elle le paysage? Une ouvrière licenciée, est-ce une chômeuse ou une femme qui «rentre au foyer»? Ces questions navrantes, réservées aux seules femmes, disent le contraste entre l'évidence du travail masculin et la contingence du travail féminin.

Au début du siècle, tous les adultes sans autre occupation vivant avec un agriculteur étaient classés agriculteurs. En 1954, l'INSEE décide de ne plus comptabiliser comme agriculteur que ceux qui se déclarent tels. Plus d'un million de personnes disparaissent alors des statistiques – les femmes. Puis on recalcule le travail féminin du début du siècle sur la base de cette définition. Il n'y a pas eu de baisse d'activité des femmes de 1920 à 1960, il y a eu un changement de définition.

Mais tous ceux qui ont documenté cette période ont passé le changement sous silence.

Aujourd'hui en France, le marché de l'emploi est paritaire. Cette mutation a-t-elle modifié les rapports sociaux entre les sexes?

En termes arithmétiques, nous avons atteint la parité – quasiment: en ce début de XXI^e siècle, les femmes représentent 48% de la population active. Leur retour au foyer, prédit il y a trente ans, lorsque la crise a débuté chez nous, n'a donc pas eu lieu. Et pour la première fois de l'histoire du salariat, les femmes sont entrées massivement sur le marché du travail en période de chômage et de pénurie d'emploi. En termes d'autonomie – c'est-à-dire de liberté –, le chemin parcouru est immense. Mais nous sommes bien loin de l'égalité. La féminisation du salariat n'a pas débouché sur une régression véritable des disparités entre emplois féminins et masculins. Tout est complexe et contradictoire: plus de femmes actives, salariées, instruites mais aussi plus de chômeuses et de salariées précaires. Les comportements d'activité

masculins et féminins se rapprochent, mais les inégalités professionnelles et familiales s'incrémentent...

Comment se fait-il que malgré les progrès réalisés dans l'accès à la formation et l'emploi, la précarité et le sous-emploi soient encore si nettement du côté des femmes?

C'est qu'il n'y a pas eu de politique d'envergure pour s'attaquer à ces noyaux durs! Plus instruites et plus diplômées que les hommes à 20 ans, les femmes sont moins qualifiées et moins payées qu'eux dès qu'elles arrivent sur le marché du travail et bien plus pauvres quand vient le temps de la retraite. S'agit-il d'un retard qui finira par s'estomper au fil des générations? Cette fable n'est plus crédible. En dépit de tous les progrès réalisés, indéniables, il reste des noyaux durs de la discrimination. Tout se passe comme si l'on avait cru que les inégalités allaient se diluer dans la modernité. Rien de tel ne s'est produit: il n'y a pas de pente naturelle vers l'égalité!

Pourquoi le surchômage féminin est-il si largement toléré?

Entre 1975 et 2012, le taux de

surchômage des femmes est constant – même si depuis 2008, les courbes de chômage féminin et masculin tendent à se rejoindre. Visible dans toutes les statistiques de l'emploi, la sélectivité du chômage et du sous-emploi est pourtant frappée d'une sorte d'invisibilité sociale: le niveau de chômage «tolérable», le degré d'insécurité de l'emploi «admissible», varient fortement selon qu'il s'agit d'hommes ou de femmes, de cadres ou d'ouvrier(e)s, de jeunes ou de moins jeunes. Pourtant, le travail à temps partiel, créé de toutes pièces pour les femmes, rime pour nombre d'entre elles avec régression sociale et paupérisation.

De fait, le surchômage féminin n'a jamais été considéré comme un problème social sérieux et ce n'est pas par méconnaissance. Ce silence renvoie à un phénomène plus profond: quoi qu'on dise, le chômage féminin reste, aux yeux de la société, moins grave que son homologue masculin et pas vraiment illégitime. I

Margaret Maruani et Monique Meron, *Un siècle de travail des femmes en France, 1901-2011*, La Découverte, Paris, 2012).



Directrice de recherche au CNRS depuis 1992, Margaret Maruani crée en 1995 le Groupement de recherche Marché du travail et genre, ou MAGE. LDD